

LA CHUTE DE LA VILLE PRINCIPALE

CHAPITRE UN

Ce matin-là, de rares attroupements traînants s'étaient formés sur les places et les carrefours. Mal réveillés, pas lavés, ébouriffés, vêtus à la hâte, les gens couraient hors de chez eux et erraient le long des rues, anxieux et hésitants, en s'adressant des exclamations plaintives et accablées :

— Ils sont arrivés !

— Oui. Ils sont là !

Quelqu'un racontait, les yeux fermés et les mains serrées sur la poitrine :

— Ils sont là. J'habite aux abords de la ville et j'ai entendu les clairons. Ils étaient triomphants. Ils ont joué toute la nuit.

— Et notre armée ? Où est notre armée ?

— Elle n'est pas en mesure de résister. D'après le diagramme stratégique du Général Principal publié hier, nous sommes affaiblis de deux points et six dixièmes. Combattre serait une folie. Les soldats se sont enfermés dans leurs casernes. Ils disent qu'ils ont été trahis.

— Quelle honte ! Quelle honte !

— C'est la fin !

— Ils ont joué du clairon toute la nuit !

— Ils vont entrer dans la ville aujourd'hui !

— Regardez ! Regardez !

Un habitant de la Ville Principale (mal en point, visiblement malade) s'accroupit et leva les bras en fixant sur le ciel un regard effaré et confus.

Un aéroplane tournait au-dessus de la Ville Principale.

De petites masses sombres s'en détachaient à intervalle régulier et tombaient sur la ville en suivant des trajectoires obliques.

— Sauvez-vous ! criait-on partout. Sauvez-vous ! Sauvez-vous !

De pitoyables silhouettes, courbées, les mains sur la tête, fuyaient à travers les rues et se réfugiaient dans les maisons.

Mais elles ressortirent bientôt.

Il s'avérait que l'aéroplane de l'ennemi victorieux larguait des fleurs... d'énormes bouquets d'œillets et de roses tout ce qu'il y a de plus vraies...

— Oh, ils sont ignobles, cruels...

— Des bandits !

— Des bêtes !

— Des lâches, des âmes corrompues !

Tous les citoyens de la Ville Principale, jusqu'au plus pacifique, se répandaient en injures amères contre le vainqueur. Des fleurs en lieu et place des récents obus. Des fleurs jetées sur les vaincus, les humiliés, les écrasés : la plaisanterie était cruelle, infiniment offensante.

Personne ne touchait à ces fleurs. Deux adolescents qui en ramassèrent par curiosité furent lynchés par la foule et jetés à la rivière du haut d'un pont.

La Ville Principale connut sa première honte.

Les magasins étaient fermés. Le tramway à l'arrêt.
Beaucoup portaient le deuil.

Et en divers endroits de la ville, les rues, les balcons, les places et les toits étaient couverts de fleurs étrangères qui chatoyaient effrontément de la joie exaltée des étrangers, provoquant chez les habitants de la Ville Principale des gémissements d'humiliation et de désespoir.

CHAPITRE DEUX

On s'attendait à ce que les troupes ennemies marchent triomphalement sur la ville et remontent ses rues, outrageant les femmes et plongeant les hommes dans le plus profond désespoir.

Mais on ne vit pas le moindre bataillon. L'ennemi s'était installé loin de la ville et l'on n'entendait sa musique, entonnée par un rassemblement de nombreux orchestres (plus de cinquante, on l'apprendrait plus tard) que dans certains faubourgs excentrés.

À la nuit tombée, au-dessus de la Ville Principale, scintillèrent les lettres de feux des projecteurs de mots des ennemis. Sur le fond sombre du ciel nocturne de la Ville Principale apparurent les vers enflammés des poètes vainqueurs. Ils louaient la force des vainqueurs, leur culture et leur clémence. Après les vers, brilla l'assurance qu'aucune offense ne serait faite aux habitants de la Ville Principale, que le cours de leur vie ne serait pas bouleversé et que leur président n'aurait qu'à souscrire à

une seule et unique condition. « Une seule et unique condition » était souligné.

Puis dans le ciel scintillèrent les réclames des firmes commerciales ennemies : pour du savon, du cacao, des montres et des bottines. Tout le ciel, jusqu'à l'aube, fut couvert par ces annonces. Les habitants pleuraient chez eux. Ils s'approchaient de la fenêtre, lisaient une annonce pour un meuble biscornu ou un porte-moustache hygiénique, et ils pleuraient.

Le jour suivant fut calme. La musique près de la ville s'était tue. Les fleurs aussi avaient cessé de pleuvoir. La nuit seulement, l'agaçant, l'insolent et interminable, interminable scintillement des réclames illumina de nouveau le ciel, cette fois pour des firmes de second rang.

CHAPITRE TROIS

Le président de la Ville Principale convoqua les parlementaires les plus actifs, des représentants de la presse et le Général Principal, à qui il annonça que la Ville Principale était perdue.

Tout le monde le savait déjà (on avait commencé à écrire sur la chute de la Ville Principale bien avant la victoire de l'ennemi), mais tout le monde écouta révérencieusement le président : il était infiniment respecté et personne ne lui imputait la défaite.

De nombreux parlementaires pensaient même devoir lui exprimer, en tant que martyr et supplicié, leurs condoléances.

— La Ville Principale est perdue, citoyens, dit le président. Nous ne connaissons pas encore les termes de la paix,

mais ils seront terribles. J'en appelle à votre calme et à votre courageuse endurance.

Dans ses mots résonnaient l'autorité et quelque chose invitant à l'apaisement.

— Il faut publier un appel, proposa l'un des parlementaires.

— Oui. Oui. Impérativement. Un appel. Il faut élire une commission.

Une commission fut élue et un appel rédigé.

« Citoyens de la Ville Principale ! y disait-on. Je vous exhorte au calme. Aucune maladresse envers le vainqueur ne doit être commise. Nous ne répondrons d'aucune offense. Ne prêtez pas attention aux fleurs, aux réclames et à la musique de nos ennemis. Soyez patients. Que la raison, notre seul maître ici-bas, vous vienne en aide : soumettez-vous à son seul pouvoir légitime. »

L'appel ne fut d'aucune aide. La nuit, en divers endroits de la ville, on entendit des coups de feu. On tirait au fusil et au canon sur les annonces qui couvraient outrageusement le ciel.

Dans un faubourg de la ville se constitua un bataillon de partisans qui partit combattre de sa propre initiative l'ennemi vainqueur.

Ces fous connurent un sort cruel : ils furent désarmés, séparés, lavés de force, habillés de vêtements neufs et forcés d'écouter de la musique en consommant des mets fastueux en compagnie de femmes splendides.

Beaucoup se suicidèrent, beaucoup furent enfermés dans des asiles de fous, et la majeure partie d'entre eux, couverte

de honte, de ridicule, ne supportant pas l'épreuve, regagna la Ville Principale.

CHAPITRE QUATRE

Après cinq jours de liesse pour célébrer sa victoire, l'ennemi dépêcha des émissaires. Ils arrivèrent sans armes ni convoi, à bord d'une automobile ouverte, et s'arrêtèrent près de la maison du président. Ils étaient trois : un vieil homme, une femme et un homme d'âge moyen, grand et maigre, qui semblait le plus dur et le plus déterminé.

Il s'avéra pourtant que c'était la femme d'âge moyen qui se trouvait à la tête de la délégation, osseuse, avec un sourire agréable et des yeux ternes.

Elle annonça au président de la Ville Principale que son peuple ne souhaitait aucun mal aux vaincus, qu'il n'avait soif ni de violence ni de vengeance et ne désirait qu'une chose : leur accord pour construire une nouvelle ville au-dessus de la Ville Principale, de nouvelles places et de nouvelles rues au-dessus de ses places et de ses rues, de nouvelles maisons et de nouveaux ponts au-dessus de ses maisons et de ses ponts.

Le président quitta son fauteuil, écarta les bras et ne put retenir ses larmes.

Les émissaires ennemis s'éloignèrent de lui et se tournèrent vers le mur. La femme semblait agitée et contractait les épaules, assurément sous le coup de l'embarras.

Lorsque le président cessa de pleurer, elle approcha de lui et dit, sans cruauté ni sympathie :

— Je ne comprends pas votre inquiétude, monsieur le Président, peut-être nous avez-vous mal compris : pas un habitant ni le moindre bâtiments de la Ville Principale n'en pâtira. Nous allons construire notre ville au-dessus de la vôtre. Vous avez, je l'espère, déjà entendu parler de notre technologie. Cela risque bien sûr de vous occasionner quelques désagréments : vous verrez à vos fenêtres les pylônes métalliques qui soutiendront nos maisons et nos rues. Une broutille, en somme. Et puis, évidemment, il fera un peu plus sombre qu'aujourd'hui, il est même possible que certains quartiers soient totalement plongés dans l'obscurité, mais bon, pour cela il y a l'électricité. Rien à faire. La volonté de mon peuple est sacrée et je n'ai pas autorité à la trahir.

Le président de la Ville Principale gardait le silence.

Les ennemis étaient concis, courtois et diligents. Ce n'étaient pas des sentimentaux. De plus, ils savaient précisément ce qu'ils voulaient et avaient conscience qu'aucune force au monde ne serait en mesure de les empêcher de mettre leurs desseins à exécution.

— Pourquoi faites-vous cela ? demanda le président avant de pousser un soupir sonore.

Il sentit tout de suite que sa question résultait plus de la fatigue que de la raison d'État.

— Oui ! se corrigea-t-il. Je vous le demande. Et puis, qu'allez-vous y faire, dans la Ville du Haut ?

— Nous allons y vivre, répondit le vieil homme à la place de la femme avant de toussoter d'un air moqueur.

— Étrange.

— Cela n'a rien d'étrange, dit la femme.

— Vous voulez notre perte, soupira le président.

Cette réplique ne fit pas forte impression aux émissaires ennemis.

— Non, tuez-moi plutôt ! Tuez-moi ! s'exclama le président dans un geste de désespoir.

Les émissaires se renfrognèrent : leur pays était aussi riche en techniques industrielles, que pauvre en emphase, et celle du président leur était ostensiblement désagréable.

— Tuez-moi ! Je ne supporterai pas cette honte sans précédent ! Vivre en bas, dans l'obscurité, en dessous de vous et vous croiser en permanence, nous mêler à vous... Oh !

— Permettez, coupa la femme, les habitants de la Ville Principale ne nous verront pas plus qu'ils ne nous croiseront. Du moins, plus après les dix premières années : une fois les travaux en bas achevés, vous ne nous verrez plus.

— Comment cela ?

— L'entrée de la Ville du Haut sera strictement interdite aux habitants de la Ville Principale.

— Tuez-moi ! Tuez-moi ! Je ne veux pas vous parler. Maudite soit une culture capable de tant de cruauté ! s'émut de nouveau le président. Tuez-moi ! Détruisez la Ville Principale, réduisez-la à l'état de ruines avant de construire votre nouvelle ville. Je vais soulever une insurrection aujourd'hui même. Sortez. Je considère ces pourparlers inutiles.

— Cela ne servirait à rien, répondit la femme avec indifférence. L'insurrection, c'est de la sauvagerie. Et ce serait voué à l'échec. Nous sommes très forts. Mais il me faut vous dire que la voie de la culture est la plus sûre.

— Comment osez-vous parler de culture, dit le président avec la même emphase (dont on ne manquait pas dans la Ville Principale).

— C'est pourtant ce dont nous parlons. De la véritable culture. Vous ne pensez tout de même pas que nous vous aurions épargnés si nous n'avions le souci de sauvegarder votre culture, si nous n'accordions pas d'importance à l'idée de continuité des cultures ? À nos yeux, votre peuple appartient au passé, mais nous respectons sa culture : nous construirons notre ville au-dessus de la vôtre dans le seul but de préserver vos bâtiments, vos magnifiques musées, vos bibliothèques et vos temples. Dans ce seul et unique but. Nous voulons garder votre pays et sa magnifique culture à la cave, le conserver comme un bon vin...

CHAPITRE CINQ

Le président de la Ville Principale adressa aux vainqueurs une requête leur demandant de libérer le ciel des annonces commerciales, ne fût-ce qu'une nuit, afin de pouvoir informer la population des termes de la paix et de la décision de construire une nouvelle ville au-dessus de la Ville Principale.

L'état-major de l'ennemi répondit que ces informations pouvaient être communiquées sur un autre support que le ciel, que cela pouvait tout aussi bien se faire par voie de publication, mais que si le président tenait absolument à diffuser son annonce dans le ciel, propriété des vainqueurs, il était possible